

REVUE DE PRESSE

Exposition *Your parents are soo old*
GEORGINA MAXIM
AKAA art fair – Paris
8 au 11 novembre 2019

31PROJECT

31 RUE SEINE, 75006 PARIS – 31PROJECT.COM
+33(0) 1 42 01 69 82 – CONTACT@31PROJECT.COM



Le Quotidien de l'Art

The Art Daily News



AKAA 2019

SOLO

Georgina Maxim

31 Project (Paris) / stand B10

Par Magali Lesauvage

Né au printemps dernier, 31 Project est la déclinaison contemporaine de la galerie parisienne Charles Westley Hourdé, spécialisée en arts traditionnels d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie. Sous la houlette de Clémence Hourdé, elle présente pour sa première participation à la foire AKAA un *solo show* de l'artiste zimbabwéenne Georgina Maxim, 39 ans. « Your Parents Are Soo Old » montre des pièces mêlant tissage, broderie et couture, où s'interpénètrent morceaux d'étoffe récupérés et fils patiemment tendus, tournés, noués comme autant de voix qui s'entrelacent en un récit rhizomatique, horizontal, partagé – par opposition à une vision verticale de l'Histoire. Chaque tenture développe ainsi dans une forme de délire gestuel une sorte d'épopée abstraite où la dynamique répétitive de l'artiste peut être assimilée à un flux de paroles inconscientes. Dans les détails de ces pièces aux intitulés familiers (*Mhingo - when you come back carry me II, Levers I wasn't supposed to read, Shabby Agnes...*), dont la lecture fascine comme celle d'une fresque historique, se révèle autant une profusion formelle et colorée d'une grande vitalité que leur fragilité et leur impermanence.

Bio

1980 Naissance à Harare, Zimbabwe.

2004-2013 Direction de la Ocha Gallery, à Harare, a été des études d'arts plastiques à l'université de Chinhoyi.

2012 Fondation, avec Mishco & Mus amou, du Village Umu, lieu et collectif mêlant ateliers, exposition, workshop et programme de résidence à Harare.

2018 Maîtrise pratique ouatoriale à l'université de Bayreuth / Présentation de ses œuvres au pavillon zimbabwéen de la 58^e Biennale de Venise.

Vit et travaille à Harare.

Georgina Maxim, *Mhingo when you come back carry me II*, 2019, techniques mixtes, corde, 100 x 100 cm.

Georgina Maxim, *Shabby Agnes* (detail), 2019, dimensions 46 cm.

Le Monde

Le Monde **Afrique** • CULTURE & STYLE

Arts africains contemporains : les six révélations de la foire AKAA

« Le Monde Afrique » s'est promené dans les allées du Carreau du Temple, à Paris, et présente ses coups de cœur.

Par Roxana Azimi × Publié le 08 novembre 2019 à 10h37 - Mis à jour le 08 novembre 2019 à 10h38

Du samedi 9 au lundi 11 novembre au Carreau du Temple, à Paris, la foire AKAA dédiée aux arts d'Afrique et de sa diaspora réunit 44 exposants. Un exploit dans le contexte, la forte dévaluation du rand sud-africain et du kwanza angolais et d'autres monnaies africaines s'ajoutant aux habituelles difficultés d'obtention de visa et au coût du transport jusqu'à Paris.

Lire aussi | [La foire AKAA « veut servir de mégaphone aux voix du continent africain »](#)

Pour sa quatrième édition, le salon fondé par Victoria Mann attire toujours les galeries du continent, notamment de toutes jeunes enseignes qui se sont lancées entre 2018 et 2019, à l'instar de la sud-africaine Botho Project Space à Johannesburg ou de la malienne Bamako Art Gallery. Voici notre sélection de jeunes talents et de figures plus établies mais néanmoins méconnues du grand public.

Le Monde

Le Monde **Afrique** • CULTURE & STYLE

Georgina Maxim, Galerie 31 Project (Paris)



Georgina Maxim, « Mhingo, when you come back carry me II », 2019. Georgina Maxim.

Au pavillon du Zimbabwe, à la Biennale de Venise cette année, on ne voyait qu'elle ou presque. La jeune femme conçoit ses sculptures textiles comme un journal intime. Réalisées à partir de vêtements d'occasion, elles portent l'histoire et de la mémoire des corps fantômes qui les ont un jour portés. *« Il y a un rapport direct avec la culture funéraire shona : suite à un décès, les habits et objets personnels du mort sont rassemblés à l'extérieur et dispersés auprès des passants, sans que les proches ne puissent dire leur mot »*, explique Clémence Houdart, codirectrice de la galerie. Cet acte, Georgina Maxim le trouve très violent. Pour préserver la mémoire des êtres absents, elle déconstruit et lacère leurs habits, avant de recoudre les bandelettes, patiemment. Comme on suture une plaie.



INTERVIEW

Georgina Maxim
Mingho When you Come Back to Me Carry Me I, 2019
Textile, mixed media
© Vincent Grier Dutournier,
31 Project et Georgina Maxim

INTERVIEW DE / BY MATHILDE LEPERT

Georgina Maxim

Guérir point par point

GEORGINA MAXIM EST UNE ARTISTE NÉE À HARARE, ZIMBABWE. ELLE EST TRÈS ATTACHÉE À SA VILLE NATALE, OÙ ELLE PASSE DES HEURES, DES JOURS ET DES MOIS À COUDRE CHACUNE DE SES GRANDES INSTALLATIONS TEXTILES. C'EST AUSSI À HARARE QU'ELLE FOND VILLAGE UNHU, AVEC SON MARI ET ARTISTE MISHECK MASAMVU, ET AVEC L'ARTISTE GARETH NYANDORO : UN ESPACE D'ART OUVERT ET UN TREMPIN POUR LES CRÉATIFS ZIMBABWÉENS.





Le Journal des Rencontres AKAA

Comment avez-vous découvert votre matériau artistique, le vêtement ?

J'ai reçu une formation en peinture. J'étais aussi entourée de peintres, que ça soit dans la galerie d'art pour laquelle je travaillais, ou auprès de mon mari peintre. J'ai appris à décrypter les peintures, à comprendre les différentes étapes de leur création. Néanmoins la peinture n'est jamais devenue mon propre langage. Le vêtement a été aussitôt disponible, à travers la garde-robe héritée de ma grand-mère. J'ai préféré la conserver plutôt que de la jeter. J'ai aussi voulu inventer une nouvelle façon d'honorer la mémoire de ma grand-mère. Les vêtements portent en eux de nombreuses histoires et sensations : lorsqu'on en devient propriétaire, lorsqu'on fait du tri, ou même lorsqu'on se met à haïr certains vêtements. Leurs histoires sont sans fin, c'est la raison pour laquelle le choix du textile comme médium artistique a été si évident pour moi.

Vous décrivez votre art comme thérapeutique et vous prenez parfois jusqu'à 6 mois pour terminer une œuvre, au fil des innombrables points de coutures réalisés à la main. Pouvez-vous nous parler de ce processus et des sentiments que vous guérissez ?

La perte d'un être cher est la pire chose qui puisse arriver à quiconque. C'est imprévisible, on ne peut s'y préparer et il n'y a pas de manuel pour apprendre à y survivre. Pourtant, nous mobilisons chaque fragment de notre être pour guérir. La guérison pour

moi se matérialise par des points de couture, faits de cicatrices et de rires. Point arrière, point de feston, point de bâti, point invisible, ourlet, bouttonnière, point *dhunge mutunge*¹ : ce sont une multitude de points de coutures ou de sutures, qui maintiennent les plaies. Je me bats avec chaque point, je les discipline ou je les laisse parfois libres de commander leur propre espace. C'est sûr, cela prend du temps. Mais cela ne saurait être autrement car ce temps est nécessaire. Je ne trouve pas les mots pour décrire cette envie profonde de m'asseoir et de faire ce que je fais. Les vêtements doivent continuer à être utilisés, en souvenir du passé et du présent.

Vous réussissez à être à la fois une artiste reconnue qui expose à la Biennale de Venise, une mère, une épouse, une étudiante et une directrice artistique. Est-ce qu'être femme requiert plus d'efforts pour atteindre ces objectifs ?

Je n'ai pas le sentiment « d'avoir réussi », car je suis continuellement en mouvement, en recherche, je continue d'apprécier sans cesse ce qui se présente à moi, et j'ai un besoin continu de m'exprimer, toujours plus. Les titres que je porte me rendent fière, même si c'est parfois difficile, mais le soutien que je reçois de mes proches me rendent humble aussi : de mon mari, de mes enfants, des artistes qui m'entourent et de tous ceux qui m'ont trouvée dans ce monde. Le sort de la femme est connu dans le monde entier. Se plaindre de ces

¹ Point de couture aléatoire, en langue Shona



défis est une perte de temps, prenons plutôt le temps d'observer et d'admirer autour de nous. Ce qui a façonné mon parcours, c'est avant tout ma jeunesse et mon africanité, qui m'a permis de définir certaines règles à suivre pour ne pas perdre la valeur de qui je suis. Pour tout ce parcours je suis reconnaissante.

D'où est venue l'idée de créer l'espace d'art et le collectif Village Unhu à Harare, et avec quels objectifs ?

Village Unhu est avant tout un atelier partagé qui a été créé afin de répondre aux besoins des artistes de se constituer un réseau, d'échanger, et de ne pas se sentir seuls dans leurs univers créatifs. Depuis 2009, Village Unhu a mis à disposition des studios, a proposé des ateliers et des programmes de résidence et a organisé des expositions. Village Unhu est un espace thérapeutique et un refuge. C'est aussi un espace où les artistes se nourrissent de manière créative les uns des autres, et un espace de confiance. Ces programmes que nous avons créés avec Mischeck Masamvu ont permis de construire des liens solides entre les artistes et le public. Nous avons répondu à un besoin. Aujourd'hui, Village Unhu a décidé de s'agrandir, car ce besoin ne cesse de croître.

Vous vivez et travaillez entre Harare au Zimbabwe et Bayreuth en Allemagne. Comment les deux villes influencent votre pratique artistique ?

Au cours des deux dernières années et demie, j'ai étudié les arts visuels et linguistiques africains à l'Université de Bayreuth, avec le soutien d'une bourse KAAD. Bayreuth m'a permis d'explorer des lieux de créativité auxquels je n'avais jusque-là pas accès. Mais mon travail est très personnel et Harare reste ma maison, la ville qui donne à mon œuvre sa direction. Bayreuth a donné à mon œuvre du temps et de la maturité. Maintenant, je suis officiellement de retour chez moi, à Harare.

Vous présenterez de nouvelles œuvres à AKAA cette année, sur le stand 31 Project. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce travail ?

Je décrirais ces œuvres comme jamais vues auparavant. Les idées sont nouvelles, même si je travaille toujours avec des vêtements de seconde main. J'espère faire le pont entre ma façon de travailler aujourd'hui et la technique du crochet qui était importante à mes débuts.



Georgina Maxim
Shabby Agnes (détails), 2019
Textile, mixed media
© Vincent Grisey Dufourmes, 31
Project et Georgina Maxim

Healing Through Stitches

GEORGINA MAXIM IS AN ARTIST BORN IN HARARE, ZIMBABWE. SHE IS VERY ATTACHED TO HER HOMETOWN, WHERE SHE SPENDS HOURS, DAYS AND MONTHS SEWING EACH OF HER LARGE TEXTILE INSTALLATIONS. IN HARARE, SHE ALSO FOUNDED VILLAGE UNHU WITH HER HUSBAND AND ARTIST MISHECK MASAMVU, AND THE ARTIST GARETH NYANDORO : AN OPEN ART SPACE AND A VERY IMPORTANT PLATFORM FOR ZIMBABWEAN VISUAL ART.



When did Clothing become the obvious artistic medium to you?

I went to university to become a painter. I was also surrounded by painters and paintings in the art gallery where I worked, and with my husband who is a painter. I learnt to read paintings, to follow the process, but it was difficult to define my own language with painting. Clothing was immediately available with the inherited garments of my grandmother. Preserving her clothes became more important than discarding them. I also wanted to defy tradition by creating a new way of honoring her memory. Clothes may tell many stories: the moment of ownership, or even sometimes when we start hating them. The stories of these clothes are endless; therefore, textile became the obvious choice to me.

You describe your creative process as self-healing and you sometimes take up to 6 months to finish a piece, stitch by stitch. How does the healing happen and what feelings do you heal?

Loss is the worst thing that can ever happen to anyone. It is unpredictable, you are never prepared and there is no manual to survive loss. And yet we call upon every inch of the human being to heal. Healing to me is continually defined as sewing stitches, cicatrices and laughter. There is a multitude of stitches, backstitch, blanket stitch, basting stitch, blind stitch, hemstitch, buttonhole stitch, *dhunge mutunge*¹ stitch and surgical stitches. I struggle with every

stitch, sometimes I command it and sometimes I allow it to be free and to command its own space. Naturally it takes a long time but this is necessary for me. Words fail me to describe this innermost desire to sit and do what I do. Clothes will continue to be used as the memory of the present and the past.

You are a successful artist exhibiting at the Venice Biennale, as well as a mother, a wife, a student and an arts manager. Would you say that being a woman requires more efforts to achieve your goals?

I do not even consider myself successful because I am continuously in search, continuously appreciating what is placed in front of me and I have a continuous need to say more. The titles that I carry make me very proud, and though it is difficult sometimes, the support that I receive from all around humbles me – from my husband, my children, the artists I work with and all the people that find me in this world. The plight of being a woman is known all over the world. To complain about the challenges is utter boredom rather than taking the time to stop and look around in wonder. Being young and African shapes my answer, and gives me rules to go by, so that at the end of the day I do not forget who I am, all the while remaining grateful.

How did you come up with the idea of creating the art space Village Unhu in Harare, and for what purpose?

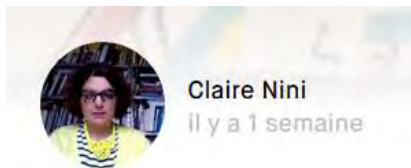
It was first and foremost a shared studio that began to answer artist's need to connect, to exchange, and to feel less alone in their creative process. Since 2009, Village Unhu has provided artists with studio spaces, workshops and residency opportunities and has organized exhibitions. Village Unhu is a space of therapy and refuge. It is also a space where artists influence each other's creativity and where they can rely on one another. Misheck Masamvu and I have created programs that have built bridges between artists and the public. We have responded to a need. Today Village Unhu has decided to expand, because the need keeps growing.

You are living and working between Harare in Zimbabwe and Bayreuth in Germany. How have the two cities influenced your artistic practice?

During the past two and a half years, I have been studying African Verbal and Visual Arts at the University of Bayreuth with the support of a KAAD scholarship. Whilst in Bayreuth I have allowed myself to explore untouched corners of creativity. But my work is very personal and Harare continues to be home, forever holding the blue print of the work. Bayreuth gave me time to experiment on the work. Now I'm officially back home, in Harare. You will exhibit new art pieces at AKAA this year, with 31 Project. Can you tell us more about the work?

I would define the work as never seen before. The ideas are new even though I'm still working with the same medium. I am hoping to bridge the gap between the way I work today and the crochet technique that was a strong part of my beginnings as an artist.

ANOUS PARIS



AKAA : la foire d'art contemporain africain à Paris monte en puissance

Quatrième édition pour AKAA : la foire d'art contemporain africain à Paris qui s'est imposée en seulement quatre ans, comme un rendez-vous culturel parisien incontournable. Sur trois jours consécutifs du samedi 8 au lundi 11 novembre, elle a réuni au Carreau du Temple, plus de 50 exposants et pas moins de 130 artistes. Parmi cette profusion de propositions artistiques très pointues, voici nos coups de cœur repérés cette année sur la foire.

Georgina Maxim (Zimbabwe), Galerie 31 project (France)



Georgina Maxim, Solo Show, textiles, techniques mixtes, 2019, Courtesy de l'artiste et de 31 Project. Photo Claire Nini

ANOUS PARIS

Georgina Maxim est présentée en solo show pour la première fois en France par la galerie 31 project qui participe elle aussi pour la première fois à AKAA. Cette artiste représente en ce moment son pays à la Biennale de Venise sur le Pavillon zimbabwéen.

Techniques

Couture et techniques mixtes

Pour résumer l'univers de l'artiste en 5 mots

Vêtements de seconde main, art thérapeutique, couture, mémoire, guérison

Le mot de la galeriste Clémence Houdart

Georgina crée des pièces abstraites grâce à des centaines de bandelettes de vêtements fragmentées. Elle travaille sur la mémoire de l'étoffe et la mémoire des gens qui ont habité ces vêtements. Au Zimbabwe, quand quelqu'un décède, ses vêtements sont dispersés sur la place publique sans même demander l'avis de la famille du défunt. C'est un travail textile fort qui dénonce cette tradition ancestrale shona. L'artiste collecte, rassemble ces vêtements qu'elle coud entre eux, elle répare les cicatrices et restaure ces mémoires pillées. Elle crée à partir de ces mémoires de nouvelles narrations.



REVUE DE PRESSE AFRIQUE



À la Une: l'art africain se porte bien, merci...

Par **Frédéric Couteau**

Diffusion : lundi 11 novembre 2019

Dernier jour, ce lundi 11 novembre, pour aller visiter la foire d'art contemporain AKAA à Paris - AKAA pour Also Known as Africa, traduction : connu aussi comme l'Afrique. Et il y a foule pour admirer les productions des créateurs du continent.

*« Pour sa quatrième édition, cette foire met l'accent sur le design, pointe **Jeune Afrique**. Ce sont plus d'une quarantaine d'exposants qui se sont donné rendez-vous à la halle du Carreau du Temple, à Paris. Thème principal : influences croisées entre le continent africain et autres "Sud", dont l'Asie du Sud-Est ou l'Amérique latine. Pour Victoria Mann, la directrice d'AKAA citée par Jeune Afrique, il s'agit de "dépasser le cadre de la scène contemporaine africaine et de porter un regard sur les artistes du Sud global, qui s'inspirent les uns les autres". Rien d'étonnant donc à ce que l'on retrouve les toiles aux couleurs et motifs éclatants de Francisco Vidal, né à Lisbonne de parents angolais et cap-verdiens, ou de celles du Brésilien No Martins qui interroge le racisme et la violence envers la population noire dans son pays natal. Mais cette édition se démarque aussi des précédentes en raison de l'accent mis sur le design, note encore Jeune Afrique. Ainsi, les fauteuils en métal et fils de nylon du designer malien Cheick Diallo – représenté par la Bamako Art Gallery – côtoient les meubles télé, fauteuils, tables basses et tabourets réalisés à partir de barils de pétrole et de bouteilles de gaz du Burkinabé Ahmed Ouattara. »*

Au-delà des clichés

Le Monde Afrique nous propose ses six coups de cœurs, les six révélations selon lui de cette foire AKAA. Tout d'abord, les sculptures textiles de la Zimbabwéenne Georgina Maxim, *« réalisées à partir de vêtements d'occasion, elles portent l'histoire et la mémoire des corps fantômes qui les ont un jour portés. »*

Les peintures abstraites du peintre nigérian Osi Audu : *« Qui dit qu'un artiste venu d'Afrique doit forcément être figuratif et représenter des corps noirs ? Les formes géométriques de ce créateur né en 1954 aux couleurs vives ou en noir et blanc tordent le cou à ces deux idées reçues. »*



Un marché en pleine expansion

Alors, pour ce qui est des ventes, l'art africain se porte bien. Témoin, à la veille la foire AKAA, jeudi dernier, « la maison Piasa, toujours à Paris, a organisé une vente aux enchères d'œuvres d'art contemporain africain, relève **Le Point Afrique**. Et le résultat a été au-delà de toutes les espérances. Pour preuve, le montant global des enchères s'est élevé à 1,43 million d'euros, soit le double de son estimation haute. Il faut rappeler que six mois auparavant, la maison Piasa avait déjà atteint un montant de 1,3 million d'euros, toujours autour du thème de l'Afrique. Alors que les enchères se sont à la fois déroulées sur place, par téléphone, internet mais aussi en tenant compte des ordres d'achat déposés avant la vente, quelque 125 lots présentés ont trouvé preneurs sur les 140 présentés. C'est dire, s'exclame Le Point Afrique. Et ô belle surprise, certains artistes ont littéralement explosé leur cote estimée. Ainsi du jeune peintre camerounais Marc Padeu, de l'Ougandais Joseph Ntensibe ou encore de l'Angolais Cristiano Mangovo Bras... (...) Marc Padeu qui a séduit avec ses grandes toiles intitulées "The King is Dead" et "Voici l'homme !", qui sont parties à 195 000 euros chacune alors qu'elles étaient estimées entre 5 000 et 8 000 euros. »

Commentaire du Point Afrique : « Longtemps, le marché de l'art contemporain africain s'est réduit à quelques acheteurs bien connus. Mais les lignes bougent. Les foires et les événements se multiplient : Londres, Paris, Venise. »

Qui plus est, notait l'an dernier le critique d'art Babacar Mbaye Diop dans une tribune dans **Le Monde**, « il y a aujourd'hui de plus en plus d'acheteurs africains : Sud-Africains, Marocains, Nigériens. Mais ce marché ne pourra pas émerger sans un réel engagement des États africains. Ils doivent encourager la création de foires, de salons, subventionner des événements artistiques, médiatiser et valoriser leurs artistes. »



Pour sa quatrième édition, la foire internationale d'art africain *Also Known As Africa* (AKAA) mise sur des valeurs sûres et invite de nouvelles structures, notamment africaines. Quelles tendances se dessinent ?

Signe d'un engouement croissant pour l'art contemporain africain, la venue à AKAA de toutes nouvelles galeries telles que 31 Project située à Paris, Bamako Art Gallery ou Botho Project Space basé à Johannesburg, marque sans doute le début d'une implantation parisienne dont on peut penser qu'elle va perdurer. En témoigne l'organisation de nombreuses expositions en marge de l'évènement telles que « Hier est la mémoire d'aujourd'hui » à l'espace Commynes et « Moroccan Portraits » à la 193 Gallery, toutes deux curatées par Armelle Dakouo. Avec une quarantaine d'exposants et plus de 130 artistes présentés, quelques tendances semblent se dessiner, dont on se demande si elles répondent d'abord aux attentes du marché ou rendent compte de l'effervescence artistique d'un continent plus diversifié qu'on ne l'imagine.



Prince Gyasi, La justice, 2019, photographie Courtesy de l'artiste et N2 Gallery



Être ou non raccord au monde

Le medium photographique est, cette année encore, omniprésent, avec une nette préférence pour des compositions très esthétisantes, que la photographe marocaine Fatima Mazmouz rencontrée dans les allées de la foire n'hésite pas à qualifier de « performances photographiques ». Une génération d'*instagramers*, adepte des retouches les plus iconoclastes semble avoir aussi bien les faveurs du public que du marché, si l'on en croit le renouvellement des accrochages. À l'image de Joseph Obanubi représenté par la Galerie Magnin-A, du binôme Artsimous représenté par la Voice Gallery ou des portraits décalés du photographe kenyan Osborne Macharia représentée par Guzo Art Projects. Plus convaincants les photomontages de la performeuse éthiopienne-américaine Helina Metaferia représentée par Nomad Gallery allient un art consommé du collage et une réflexion sur la valeur iconique des images.



Helina Metaferia, Flower Pot 4, 2019, collage papier Courtesy de l'artiste et Nomad Gallery Brussels



Phénomène apparemment international, la peinture figurative se taille aussi la part du lion, avec un intérêt non démenti pour une hybridation des supports. L'Ougandais Ocom Adonias, représenté par Afriart Gallery, donne à voir des scènes de rue à partir de journaux recyclés et interroge la sainteté au quotidien. Les portraits enlevés de Zemba Luzamba représenté par la galerie sud-africaine Ebony/Curated, les scènes fraternelles et non dénuées d'ironie de Nelson Makamo représenté par Botho Project Space, semblent avoir séduit un large public. Mais notre coup de cœur revient sans doute à la plasticienne zimbabwéenne représentée par 31 Project, Goergina Maxim, dont les compositions textiles lyriquement agencées sont sans doute le signe de cette « renaissance sauvage » qui donne son titre au dernier essai de Guillaume Logé. Renaissance dont la caractéristique serait de travailler avec la nature et l'environnement, dans un souci permanent de rester raccord avec le monde ; évidence que les artistes occidentaux seraient peut-être en train de perdre de vue.

Olivier Rachet



Goergina Maxim, Letters I wasn't Supposed to read, 2019, textile technique mixte. Courtesy de l'artiste et galerie 31 project

Le Point Afrique

Ces hommes et femmes qui font l'art contemporain africain

EN IMAGES. La foire Akaa les a exposés au Carreau du Temple du 9 au 11 novembre. Ils (elles) ont illuminé cette 4e édition de leurs œuvres et de leurs talents.



PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

lepoint.fr | Modifié le 19/11/2019 à 07:13 - Publié le 18/11/2019 à 22:30

La petite foire devenue grande, Akaa, a accueilli pour sa quatrième édition, sur le thème de la ville, un vaste public, mais aussi des collectionneurs et institutions, dénombrant quelque 16 000 visiteurs passés par le Carreau du Temple à Paris entre les 8 et 11 novembre. Pour ceux qui n'ont pu y découvrir les talents nouveaux et confirmés venus du continent africain, telle la star du week-end dernier, la Sud-Africaine Zanehe Muholi, et des diasporas, voici quelques coups de cœur en images auxquels s'ajoutent le jeune Ousmane Niang, exposé par la galerie Atiss, Maurice Mbikayi chez Artco, avec ses étonnantes performances, et chez le même galeriste, les travaux de Saïdou Dicko, aux côtés de l'incontournable photographe Gideon Mendel. Mais encore Adrien Bitibaly chez Ycos Project, qui exposait aussi Antoine Tempé ou encore chez Claire Corcia, le Camerounais Moustapha Baïdi Oumarou... Un petit tour virtuel sur le site d'Also Known as Africa permettra aux absents de mesurer la variété et la créativité de cette édition et d'identifier les galeries pour suivre ces talents à la trace...

https://www.lepoint.fr/afrique/ces-hommes-et-femmes-qui-font-l-art-contemporain-africain-18-11-2019-2348155_3826.php